

Christian Signol : des racines et des ailes

Isabel Verónica Ferraz de Sousa

Instituto Superior Politécnico de Viseu

isavfs@iol.pt

Mots-clés: Christian Signol - nature - enfance - terroir - bonheur.

Résumé: « *Pour pousser haut* », nous dit Christian Signol, « *les hommes, comme les arbres, ont besoin de racines profondes et vigoureuses* ». Aujourd'hui, plus que jamais, pour prendre son envol et poursuivre son chemin, qui a débuté dans la nuit des temps, l'Homme devra revenir aux sources.

Il y a de l'espoir. Pour retrouver son équilibre et sortir de l'impasse, il faudra faire preuve d'humilité et s'en remettre à celle qui a toujours montré sa supériorité : la Nature. L'être humain en est partie intégrante, il en dépend. Il ne peut que s'y soumettre, avec respect et enchantement.

Pour Signol, la Nature, belle, source de bonheur, est tout à la fois liée à l'enfance et à une dimension métaphysique magique et intemporelle qui invite à vivre en harmonie avec le grand Tout. La vie rurale est en cela exemplaire, d'où l'éloge.

Parfois, les messages les plus simples sont les plus efficaces et, si le hasard le veut bien, ils peuvent aussi être les plus beaux. Il en est ainsi de l'histoire d'Elzéard Bouffier, le héros fictif du texte de Jean Giono intitulé *L'homme qui plantait des arbres*¹, qui, une fois que l'on prend connaissance de son histoire, ne peut sortir de nos vies. A l'instar de Giono qui a touché le cœur de millions de lecteurs dans le monde et a, (in)volontairement influencé l'action de nombreux anonymes, il nous est impossible de ne pas penser à celle, moins anonyme et bien réelle, qui plante les arbres², Wangari Maathai, Ministre adjoint de l'environnement au Kenya, militante écologiste et

¹ Ce chant d'amour à la Nature et cet éloge du travail sont une grande leçon d'humilité, de simplicité, de courage et de ténacité.

² Maathai a fondé le mouvement de la *Ceinture verte (Green Belt Movement)* en 1977. Elle a commencé par planter sept arbres le jour de la Terre pour honorer les femmes qui dirigent l'environnementalisme kényan. Ce mouvement, soutenu par les kényannes à travers le pays, a planté plus de trente millions d'arbres pour prévenir l'érosion du sol. Maathai a parfois été affectueusement surnommée la *femme des arbres (tree woman)*. Sa renommée mondiale a été acquise lors de son opposition au projet pour la construction de la maison luxueuse de Daniel Arap Moi, qui fut abandonné à cause de son action. En effet, le projet envisageait d'abattre des arbres sur plusieurs acres de terre. Militante écologiste, elle a fondé le parti vert Mazingira et a reçu, en 1991, le Prix Goldman pour l'environnement. En janvier 2003, elle est nommée ministre-adjoint à l'Environnement, aux Ressources naturelles et à la faune sauvage. En 2007, le Grand prix des lectrices de *Elle* 2008 lui est décerné, dans la Catégorie Document pour *Celle qui plante les arbres*. (v. Wangari Maathai, *Celle qui plante des arbres*, autobiographie traduite par Isabelle Taudière, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007).

démocrate, ayant reçu la légion d'honneur et le Prix Nobel de la Paix (2004) pour « *sa contribution en faveur du développement durable, de la démocratie et de la paix* ».

De tels exemples sont des modèles pour nous tous et sont aussi l'illustration de ce que peut la Littérature pour notre vie et celle de notre planète. Car si le futur dépend bien de ce que chacun pourra y apporter à sa mesure, la littérature, loin d'être inutile, pourra, elle aussi, collaborer.

Considérant que « [l]'écocritique permet de saisir, d'analyser et de comprendre les différentes modalités d'interaction des humains avec leur habitat »³, dans le cadre de celle que l'on désigne commodément 'la Littérature Française', le choix de Christian Signol s'est imposé par la force de la représentation romanesque de ces formes d'échanges entre l'Homme et son environnement. Dans la lignée de Jean Giono, qu'il cite d'ailleurs à profusion, Signol apparaît comme un cas, un auteur d'exception.

Avec Claude Michelet, Christian Signol est le romancier le plus populaire de l'École de Brive, ou devrions-nous dire 'était' car il a quitté les Éditions Robert Laffont, détentrices du label, pour s'en remettre aux mains d'Albin Michel. L'École de Brive⁴, courant contemporain du roman du terroir, est née d'une rencontre d'esprits entre des écrivains du Sud-Ouest qui ont spontanément constitué un groupe au début des années 80, lors de la Foire du Livre de Brive-la-Gaillarde⁵. Aujourd'hui, cette nébuleuse indéfinissable, unie par une complicité qui ne suffit pas à faire un mouvement littéraire fait place à la Nouvelle École de Brive constituée par quatre des Brivistes, les écrivains populaires: Claude Michelet, Gilbert Bordes, Jean-Guy Soumy et Yves Viollier qui n'acceptent pas de se voir inclus dans les catalogues de littérature du « terroir » car le terme, loin d'être péjoratif, est néanmoins trop restrictif par rapport à leurs écrits.

Même s'il n'est plus de la partie, la filiation lui étant trop pesante, Christian Signol revendique également cette distinction par rapport au roman de « terroir ». Peut-être craint-il qu'un rapprochement se fasse avec un courant « terro(i)riste » qui vise à

³ <http://ecocritique.ca/> [consulté le 19/VII/2008].

⁴ Michel Peyramaure, Claude Michelet, Denis Tillinac, Gilbert Bordes, Jean-Guy Soumy, Yves Viollier, Colette Laussac et Martine Marie Muller. Le nom de baptême aurait été donné par l'écrivain Jacques Duquesne.

⁵ La Foire du Livre de Brive (-la-Gaillarde) est le festival du roman de terroir. Après une vaine tentative en 1973, c'est en 1981 qu'elle a vu le jour. C'est, après le Salon du Livre de Paris, la plus importante manifestation littéraire en France. En 2008, elle a eu lieu les 7, 8 et 9 novembre et a également accueilli Christian Signol. Elle a un « Train du Livre » gastronomique et décerne des Prix Littéraires, par exemple le Prix de la Langue Française ou encore le Prix Terre de France qui distingue une œuvre mettant en valeur une terre de France et ceux qui y vivent.

jeter l'opprobre sur l'imaginaire ou plus simplement avec une littérature régionale nombriliste.

Ses titres nous font penser à Jean Giono, à Marcel Pagnol, à Bernard Clavel, entre autres. Citons à titre d'exemple : *Les cailloux bleus* ; *Les menthes sauvages* ; *Antonin, paysan du Causse* ; *Les chemins d'étoiles* ; *Les amandiers fleurissaient rouge* ; *Marie des Brebis* ; *La rivière Espérance* ; *Le royaume du fleuve* ; *Adeline en Périgord* ; *L'âme de la vallée* ; *L'enfant des terres blondes* ; *Bonheurs d'enfance* ; *La lumière des collines* ; *Les vignes de Sainte-Colombe* ; *La promesse des sources* ; *Bleus sont les étés* ; *Les chênes d'or* ; *Les printemps de ce monde* ; *Les Noël blancs* ; *Une année de neige* ; *La grande île* ; *Les vrais bonheurs* ; *Un matin sur la terre* ; etc.

Considéré auteur de littérature « populaire », de « terroir », « régionaliste », Christian Signol s'en défend⁶ pourtant, préférant évoquer la France rurale et se justifiant en affirmant que quand on tient un propos universel, ce qu'il essaye de faire, on n'est pas régionaliste. Il se reconnaît plus volontiers dans une littérature, comme celle des écrivains (américains), qui célèbre les grands espaces : le *nature writing*⁷.

Le Vercors est un pays vrai, encore protégé, qui vit à la vitesse d'avant, [...].
Je l'identifie à la montagne mythique qu'est pour moi le Montana. Sommets pas trop élevés, rivières et forêts, la vie sauvage, les grands espaces, le lien renoué avec le monde. [...] Jim Harrison [...] les films de Redford, dont le magnifique *Et au milieu coule une rivière* (LVB, p.169) ;

Signol, est « populaire » parce qu'il écrit, non pas pour le petit peuple, mais pour tous les gens. Il signe des romans isolés de teneur intimiste ou des sagas qui célèbrent la Vie, la Nature, l'Amour, donc l'Universel.

Très souvent dans la liste des meilleures ventes, acclamé par les lecteurs, Signol a également reçu plusieurs prix littéraires, même s'il est généralement boudé par la critique. Une critique qui a du mal à distinguer la littérature « populaire », de la

⁶ C. Signol : « Je n'aime pas du tout le mot 'terroir' ! Je dirais plutôt que j'évoque la France rurale [...] » in <http://www.grandlivredumois.com/static/actu/rencontres/signol.htm> [consulté le 23/VI/2001].

⁷ C. Signol: « Mon Montana à moi, c'est la vallée de la Dordogne ! », en référence aux décors ou univers de romanciers américains des grands espaces de 'l'École du Montana' (James Welch, Rick Bass, ...). Henry David Thoreau (écrivain américain du XIX^e s.) serait le père spirituel du *nature writing*, tout comme de la pensée écocritique.

littérature du « terroir », de la littérature « régionale », de la littérature « régionaliste », entre autres. Une critique qui ne se prive d'ailleurs pas de taxer d'infra-littérature cette littérature qui, dans le cas de Signol, loin d'être « régionaliste », revendicatrice ou contestataire, connotée politiquement, est une littérature qui, partant de l'évocation d'une région (Le Quercy, le Limousin, le Vercors, le Languedoc, le Périgord, ...) et de ses particularismes, porte en elle une dimension universelle, celle de l'Humanité, petite, face à la Nature, incommensurable⁸. Pour ce faire, c'est la transmission des valeurs de la vie rurale que l'écrivain a élue comme moyen privilégié. De teneur introspective, autobiographique, mais aussi sociologique, son écriture, tout en étant apologétique, semble suivre une tendance nostalgique des racines, des liens qui unissent l'Homme à la Nature.

Christian Signol est le témoin d'une certaine vie rurale, généralement associée à la littérature de « terroir » que les mauvaises langues considèrent être passéiste, voire poussiéreuse, souvent parfumée à 'l'eau de rose', mais dont elles ne sauraient cacher l'étonnement face au succès de cette littérature qui, peu satisfaite de la vente de ses best-sellers, voit fréquemment ses ouvrages être adaptés sur pellicule (de Christian Signol : *La Rivière Espérance*⁹ (1995), *La Promesse des sources*¹⁰(1998) et *L'enfant des terres blondes* (1999); de Georges Emmanuel Clancier : *Le Pain noir* ; etc). Ainsi, si jalousie il y a de la part des détracteurs qui parlent péjorativement de 'terroir-caisse', force est de constater que la condescendance qu'ils manifestent toutefois est la reconnaissance de la valeur, ou des valeurs (économique, littéraire, affective, ...) que cette littérature enserme.

⁸ « Le bruit du vent, des vagues, du ressac me donnait conscience d'une petitesse qui, curieusement, ne m'angoissait pas : elle me renvoyait à mon exacte dimension, à une vérité oubliée, d'un monde qui pourrait très bien se passer des hommes. » (LVB, pp.159-160) ;

« Touchante conviction d'une dérisoire petitesse qu'il convient de conjurer, ou sentiment inconscient d'appartenir au même univers ? » (LVB, p.163) ; « [...] persuadé que je suis [...], que se côtoient en nous l'infiniment grand et l'infiniment petit. » (LVB, p.163) ;

« Elles [la mer et la montagne] exigent la solitude pour exprimer leur dimension qui n'est pas humaine, mais liquide ou minérale, et provient de beaucoup plus loin que l'humanité. Leur vérité n'est pas la nôtre. Elle nous permet seulement de nous confronter à plus grand que nous. » (LVB, p.168) ;

« Il me manque simplement la montagne, le contact avec la force minérale qui régénère et nous fait prendre l'idée exacte de notre mesure. » (LVB, p.170) ;

⁹ Une des plus grandes séries jamais réalisées pour la télévision française (France 2), qui eu plus de sept millions de spectateurs pour chacun des neuf épisodes en France, fut diffusée dans vingt pays étrangers et renforça la vente du livre à plus de deux millions d'exemplaires.

¹⁰ Sous le titre *La clé des champs* (1998).

L'étude non exhaustive de l'œuvre (toujours en cours) de Christian Signol (né en 1947) nous permet de dire que, pour cet écrivain, si rapports il y a entre l'être humain et son habitat, le principal se caractérise par un phénomène (méta)physique de fusion. Tout est Nature.

Lire Christian Signol c'est lire la Nature. Les mots deviennent instruments d'appropriation, sensible et sensuelle, de la Nature omniprésente dans les décors et chez les personnages qu'elle aide à caractériser.

Une langue claire et limpide comme de l'eau de roche, un langage simple, sincère, vrai et généreux comme le sont les gens humbles du monde rural, des livres empreints de réalisme et travaillés avec l'amour du travail bien fait des artisans servent cet auteur sensible, amoureux de la nature et des hommes. Le ton poétique est souvent de rigueur et transforme la réalité, parfois dure, la rendant acceptable au lecteur et, souvent même, belle.

Belle comme l'image que Signol tient à ce que le lecteur garde d'une nature qui est un avant-goût du paradis, une force créatrice généreuse même si elle peut être source de dangers, même si elle est quelquefois implacable.

Les adjectifs et les adverbes associés à la nature sont souvent extrêmement positifs et se devinent d'une œuvre à l'autre. Les lecteurs fidèles savent que pour Signol, la Dordogne est 'merveilleuse', comme le sont les vallées ou les collines et que les arbres et les oiseaux sont 'superbes' ou 'magnifiques', par exemple.

Cette beauté et cette grandeur de la nature déteignent sur les personnages (humains) qui en ont les caractéristiques.

« [...], ici, c'est le sol qui est d'une aridité, d'une sécheresse qui ont déteint sur les arbres et sur les hommes. » (LVB, p.129) ;

« [...] les yeux avaient la transparence secrète des fontaines. » (BE, p.103)

Mais, il arrive que ce phénomène se produise à l'inverse :

« cette fontaine qui avait la couleur de ses yeux. » (BE, p.105)

Dans le monde rural, l'harmonie règne entre les hommes et leur habitat. La nature imprime sa marque dans la chair de la Terre et dans celle de l'Homme. Celui-ci est, tout comme l'est son environnement, sculpté par la Nature.

« C'est tout le mystère de ces terres qui brûlent sous le soleil et la passion, fragiles et fortes comme les gens de ce pays. » (LCO, p.12)

Mais la fusion avec la nature ne s'arrête pas là. Les êtres eux-mêmes sont assimilés à des éléments naturels : le grand-père au feu, la grand-mère à l'eau, par exemple.

« Si mon grand-père était le feu, ma grand-mère Germaine, était l'eau, [...]. » (BE, p.25)

Inversement, la nature peut, elle aussi, être personnifiée:

« Tout le monde rentrait derrière la charrette, le long du chemin escorté de chênes, de lourds érables et d'opulents ormeaux. » (BE, p.125),

« [...] j'allais assister à la coupe des chênes qui me semblaient crier sous la lame comme s'ils eussent été vivants. » (BE, p.135),

« [...] les étoiles clignotaient au-dessus de la terre qui commençait à s'endormir du sommeil de l'hiver. » (BE, p.137) ;

« C'était une nuit de juillet. Il faisait si chaud que j'avais laissé ma fenêtre ouverte et je ne dormais pas : je guettais les bruits, les soupirs des feuilles, le frôlement des oiseaux nocturnes, et plus loin, là-bas, le murmure de l'eau sur les galets. Je me suis levé plusieurs fois et j'ai contemplé la nuit : la lune laissait couler des torrents qui miroitaient en atteignant la cime des arbres puis glissaient silencieusement vers le sol. Rien ne bougeait. Seule la terre respirait doucement, très doucement, comme un enfant qui dort. » (LGI, p.101)

« Car j'ai compris très tôt qu'une rivière est un être vivant, qu'elle a un corps, une âme, un territoire, une famille, des rires, des colères, des souvenirs, une histoire, et surtout, comme nous, les hommes : une enfance, une jeunesse, une maturité, une vieillesse et une mort. » (LVB, p.178)

La lecture ne peut pas se faire, chez Signol, qu'avec les yeux ; elle oblige tout le corps du lecteur à s'ouvrir aux couleurs, certes, mais aussi aux parfums, aux odeurs, aux bruits, aux silences et aux caresses d'une Nature qui nous submerge sans nous emprisonner, mais qui, au contraire, est source de liberté.

Une liberté que le temps et l'espace seuls peuvent procurer. Ce sentiment est évident dans l'œuvre de Signol, notamment lorsqu'il se réfère à son enfance campagnarde.

«le jeudi et le dimanche : deux espaces infinis, de vraie liberté, dans les champs et les prés. Car c'est vrai que les enfants des campagnes vivaient libres, alors, et à l'écart des dangers.» (BE, p.77) ;

« Nous pouvions traverser à la nage et atteindre sans mal la grande île qui était devenue pour nous un refuge, le domaine sacré de notre liberté. » (LGI, p.28)

Une enfance qui fut essentiellement insoucieuse et heureuse. Prenons pour preuve les titres de ses ouvrages d'inspiration autobiographique « Bonheurs d'enfance » ou « Les vrais bonheurs », par exemple. Là, la Nature signifie espace, liberté, jeux et aventures :

« Nous nous y rendions [à la mare] à la recherche de menu fretin mais aussi pour jouer avec les enfants qui gardaient les troupeaux dans les prés alentour. » (BE, p.44) ;

« [...] nous jouions dans le pré, courant à perdre haleine, tournant autour du foyer comme des guêpes folles autour des pressoirs, un jour de vendanges. » (BE, p.91) ;

« Nous jouions à nous poursuivre, à nous cacher, à nous perdre dans les herbes hautes et les fougères. » (LGI, p.29)

Ce sentiment de liberté qu'offre la Nature se doit à une relation de complicité qui a le loisir de se construire au fur et à mesure que les contacts, plus ou moins réguliers, s'établissent.

En effet, la nature devient complice, amie :

« Nous revenions fourbus dans la nuit qui tombait, sous le regard des étoiles complices. » (LGI, p.29)

offrant protection :

« Nous étions trop loin de tout, bien à l'abri, protégés par les îles et la rivière qui creusaient un fossé infranchissable entre le monde et nous. » (LGI, p.75)

refuge :

« Nous pouvions traverser à la nage et atteindre sans mal la grande île qui était devenue pour nous un refuge, le domaine sacré de notre liberté. » (LGI, p.28)

« Il y avait un marronnier au milieu [de la cour de récréation], qui servait aux plus faibles de refuge contre les vagues de l' 'épervier', ce jeu [...]. » (BE, p.75) ;

« [...] sous les fougères d'un bois de châtaigniers où nous avons construit une cabane, refuge absolu [...]. » (BE, p.112) ;

ou ombre :

« L'ombre de ces grands arbres s'étendait [...] comme une faveur consentie par une nature complice. » (BE, pp.120-121) ;

« [...] protégés par une ombre complice. » (LGI, p.87)

Mais, la Nature c'est aussi la Découverte. La découverte de la faune, de la flore, de la vie et des mystères de l'univers. Seul ou initié par les autres enfants, le père ou le grand-père...

« Charles [son père], qui connaissait d'instinct les secrets du monde et des hommes, [...]. » (LGI, p.103)

« Je suivais mon grand-père le long des sentiers herbus qui conduisaient aux bois profonds dont il connaissait les moindres secrets. » (BE, p.117)

« [...], en janvier et février, [...]. Au cours de cette saison-là, nous apercevions beaucoup d'animaux sauvages : [...], et nous découvrons la vie autour de nous plus facilement que durant les saisons de verdure. » (LGI, p.61)

Ou encore, dans les moments de solitude, la découverte de soi, grâce à un processus dialogique à l'œuvre dans la représentation de l'environnement dans le texte littéraire.

« C'est l'affrontement suprême : se mesurer avec soi, s'accepter ou se perdre. De ce combat-là on ne sort pas intact, mais si on y survit, c'est pour toujours. Et il n'y a que les îles qui permettent de le livrer, des îles qu'on trouve aussi bien, dans le bleu du ciel que dans les forêts. » (LVB, pp.174-175)

Finalement découverte, puis profondément appréciée, une relation fusionnelle s'établit entre l'humain et la Nature. Il y a une véritable communion, ce sont les noces grandioses:

« Je [...] me cachais dans les taillis, me couchais face au ciel, écoutais vivre ce monde qui me bouleversait. » (LGI, p.13)

« [...] aller m'étendre dans l'herbe en train de croître, de regarder infiniment le ciel et de me sentir vivant par tous les pores de ma peau. » (BE, p.155)

« Mais cette suffocation n'est pas douloureuse, au contraire : elle ouvre les tissus, les régénère, donne au corps l'impression de s'inscrire dans le monde végétal, d'en émerger soudain comme une plante. » (LVB, p.74)

« Nous nous y enfonçons [dans les bois profonds] sans parler, et je laissais entrer en moi des sensations d'isolement et de danger, imaginant que nous étions les premiers habitants de la terre, que nous allions devoir nous mesurer à des monstres ou à des sortilèges. » (BE, p.117)

Une nature qui a le pouvoir de la métamorphose suivant les saisons et les interventions externes et qui peut être source de mythes et de légendes fondateurs et formateurs de l'identité, à laquelle les forces telluriques et souterraines ne sont pas étrangères.

Le ciel [...] vient sur l'horizon prendre conseil de la terre. Quelquefois il s'allonge sur elle et de ces amours-là naissent les printemps. De leurs disputes naissent les orages, de leur idylle la soie des bleus et des roses. Les hommes les regardent sans bien les comprendre. Ils savent pourtant qu'ils sont liés. Preuve en est qu'ils ont situé le paradis dans le ciel, mais ils enterrent leurs morts (LVB, p.108)

La Nature énigmatique, empreinte de magie et de secrets, devient alors un lieu enchanté que l'on parvient à s'approprier et qui peut acquérir une dimension sacrée et spirituelle, en quelque sorte.

« Ce coin de cause de Martel fait partie de mes hauts lieux : je veux dire qu'il représente l'un de mes territoires sacrés (BE, p.132) ;

« Je [...] m'éveillais d'un seul coup avec le jour, prêt à reconquérir mon royaume. » (LGI, p.29)

Ou encore :

Nous pouvions traverser à la nage et atteindre sans mal la grande île qui était devenue pour nous un refuge, le domaine sacré de notre liberté. Ce territoire nous appartenait en propre. Charles n'y accostait jamais lorsque nous y étions. Il savait ce que représentaient pour nous ces heures d'indépendance et d'insouciance, dans l'ombre des aulnes et des grands frênes (LGI, p.28)

Les royaumes de l'Enfance et de la Nature se confondent toujours chez Signol.

Je porte en moi l'image d'une île mythique sur cette magnifique rivière : j'en ai fait un livre que j'ai appelé *La Grande Île*. Elle figure pour moi le monde protégé, celui de la douceur de vivre, c'est-à-dire de l'enfance. C'est une île perdue, qui a disparu. Comme a disparu mon enfance, qui s'est ouverte sur un autre monde, un autre bonheur, où rien, malgré ce bonheur nouveau, n'aura plus jamais le charme magique des premières fois (LVB, p.176).

C'était avant que la vie nous emporte, avant que je comprenne vraiment ce qui se passait là, dans le secret des arbres, le murmure de l'eau, le parfum des herbes et cette lumineuse enfance qui me faisait tellement battre le cœur (LGI, p.14).

L'empreinte est tellement forte qu'elle se prolonge au long de la vie et s'accroît même avec un sentiment de 'nostalgie' lors des retrouvailles du personnage (auteur ?) avec son village ou son île. Ou tout simplement à travers les souvenirs qui révèlent ce que la mémoire a retenu et n'a de cesse de (re)construire et qui se révèle dans des épisodes particuliers.

[...] à l'exemple de Proust, le goût aussi bien que les parfums nous transportent dans le temps et nous y laissent incrédules, tremblants, perdus. Aujourd'hui, chaque fois que je mange une nêfle, je me retrouve là-bas, de l'autre côté de ma vie, certain que je ne grandirai jamais (LVB, pp.146-147).

Mais la mémoire qui s'insinue peut également être volontairement provoquée, telle est la dépendance de l'enfance.

[...] un saule pleureur. J'en coupais des tiges et les mâchais sans savoir qu'elles pouvaient être toxiques. [...]. Aujourd'hui, même si je le sais, je mâchonne toujours une tige de saule chaque fois que j'en rencontre un. Un flot de salive, alors, me renvoie, éperdument vers des rivages que j'ai quittés, et témoigne en moi du temps qui a passé (LVB, pp.45-46).

Le temps passe, les hommes changent, mais la Nature et l'Enfance restent immuables dans nos mémoires.

Le meilleur de ma vie est incontestablement ces années-là, même dans ce qu'elles avaient de douloureux, comme ce jour où j'ai découvert que nous étions pauvres alors que je nous croyais riches (LGI, p.95).

Riche de liberté, de lumière et d'amour, l'enfant heureux vit souvent dans l'ignorance de son état de dénuement.

C'est en tout cas l'impression dominante que je garde de ces heures étroites et transparentes comme l'eau du ruisseau : celle d'une joie de vivre qui consistait avant tout à se contenter de ce que l'on possédait, à aimer l'eau, l'ombre, le soleil, et à parler à celles et ceux qui partageaient avec soi la même destinée sur la terre des hommes (BE, p.161).

Cette leçon d'économie et d'humilité, si elle ne fait pas l'exclusivité de la vie rurale, elle en est néanmoins une particularité. Le narrateur de *Bonheurs d'enfance* revendique l'autosuffisance et le besoin d'adapter aux richesses de la région les activités économiques des villages (cf. BE, pp.55 et 57).

L'économie rurale, celle des « âmes simples » (BE, p.60), est indissociable de l'honnêteté qui, si elle ne règne plus aujourd'hui, était autrefois, avec la propreté, l'honneur des pauvres travailleurs :

« [...] chacun veillait à payer scrupuleusement son dû. » (BE, p.59)

« [...] la propreté était l'honneur de la pauvreté [...]. » (LGI, p.97)

La vie rude l'était (et l'est toujours) aussi à cause du travail qui dépend directement de la nature et de ses caprices. Le dur labeur de la terre, de la pêche ou de la chasse, montre combien l'Homme est dépendant de son environnement pour survivre.

Toutefois, chez Christian Signol, le rapport de ceux qui travaillent ce que la nature leur donne, même s'ils doivent se sacrifier pour l'avoir, est sans rancœur. Au contraire, conscients du don qui leur est fait, ils remercient la Terre généreuse en la traitant avec respect, en apprenant à la connaître et en imposant une relation harmonieuse avec celle dont ils savent la supériorité.

« Nous avons eu, ainsi, cinq kilomètres de rivière à pêcher, mais pour pouvoir payer le loyer il nous a fallu travailler davantage encore. Cela nous importait peu, puisque nous n'étions vraiment heureux que sur l'eau. » (LGI, p.139)

« Seul Charles est demeuré le même, persuadé que le ciel et la rivière lui faisaient don de ce qu'il y avait de plus précieux au monde. » (LGI, p.98)

Cette constatation oblige à une grande humilité. Ce que les gens des provinces savent cultiver en protégeant celle qui les nourrit, en préservant des relations humaines conviviales où la chaleur humaine et l'esprit de famille ou de communauté (cf. BE, p.47) règnent.

S'opposent ainsi, pourrions-nous dire, le monde naturel – vivant, pauvre mais solidaire, où les gens se rendent service, où il n'y a pas de S.D.F. et où les portes étaient jadis ouvertes (BE, pp.55,56, 60) – et le monde artificiel – ces grandes villes de béton, où les portes sont barricadées car tout repose sur la méfiance et l'hostilité (BE, p.56), des comportements insensibles et froids qui révèlent que les êtres, faute d'être de plus en plus humains, retrouvent de plus en plus des réflexes de survie d'animaux (v. mythe du 'bon sauvage').

Je ne sais si c'est à cause de ces longs après-midi d'automne, mais longtemps j'ai vécu comme un sauvage qui ne se sentait bien que dans les bois et dans les forêts. Il me semblait que cette mesure était la mienne, que j'eusse été plus heureux comme plante ou comme bête tapie dans son refuge, plutôt que dans un monde que la malice et la violence avaient déjà, irrémédiablement, dénaturé (p.117).

La vision idyllique et harmonieuse du passé d'une société d'origine rurale a fait place à une vision dysphorique d'une société devenue urbaine, européenne, mondialiste. C'est un peu comme si le bonheur ne pouvait que rester enfoui dans le passé (auquel il correspondrait) car la modernisation, malgré ses bienfaits, a fait des ravages qu'il faut combattre.

Signol, qui pose un regard tout à fait réaliste sur les transformations de la société française, dont l'exode rural n'a cessé de s'accroître depuis la révolution industrielle, affirme qu'« à l'orée des années soixante, [...] », « nous nous trouvions [...] au carrefour de deux époques – je dirais même de deux civilisations. » Ainsi, « la vie

glissait vers les villes, [...] le monde rural était condamné, [...] » (BE, p.13), des métiers étaient en péril (BE, p.45).

Dénoncer ce passage de la vie de la communauté enracinée, gardienne des valeurs humanistes ancestrales à la vie de la jungle urbaine industrialisée, en perdition, est un des objectifs de l'écrivain populaire.

L'urgence de la vie dite 'moderne' qui s'oppose à la lenteur de la vie rurale n'apporte pourtant aucun gain.

« [...] j'ai été pris dans le tourbillon de "l'autre monde", celui de la ville et de ses courses incessantes – qui, pourtant, conduisent toutes vers la même destination : la fin d'une existence qui aura trop vite passé. » (BE, p.54)

Revendiquer un retour aux sources et un conséquent désir de retour à la nature, en partie recherchés après Mai 68, en partie provoqué par les nouveaux moyens de communication qui permettent de travailler et vivre à distance des grands centres urbains, est un autre des buts de Signol.

La modernisation du monde et la société de consommation sont ici en cause. Signol, citant Robert Sabatier, dit : « c'est le superflu qui nous dépouille. » (BE, p.187)

[...] je crois au progrès, à l'aisance qu'il apporte [...], mais je ne crois pas à sa quincaillerie, aux besoins créés alors qu'ils n'en sont pas, celui du superflu qui se superpose au nécessaire, celui des fausses valeurs, du cliquant, des artifices. Il y a longtemps, hélas, que ce ne sont plus les idées, ou la morale, qui gouvernent le monde, mais les lois économiques dont le profit est le moteur essentiel. Et il me semble que les îles sont les endroits de la terre où les hommes résistent le mieux aux fausses nécessités (LVB, p.173).

La modernisation et l'urbanisation croissante du monde oblige Signol à s'interroger et à alerter :

Quel enfant connaît aujourd'hui la différence qui existe entre un orme et un charme, un hêtre et un frêne ? Ce qu'ils connaissent avant tout, ce sont les secrets des jeux vidéo, des films de science-fiction, des bolides [...]. Certes, on peut très bien vivre sans savoir distinguer un orme d'un charme, mais cela me paraît caractéristique d'une évolution contestable. Prenons garde que, dans cent ans, si la tendance à se rassembler dans les villes ne s'inverse pas, les enfants, qui vivront dans des cités de cinquante

kilomètres de long, ne puissent plus s'approcher le week-end des derniers arbres protégés par des barbelés (BE, p.82).

(Le *Voyage au pays des arbres* que Jean-Marie Gustave Le Clézio nous propose, même s'il est imaginaire, pourrait bien résoudre, quoique partiellement, ce problème.)

Le mouvement que subit la planète est dicté par une désorientation flagrante mais qui paraît inévitable. C'est l'Humanité qui, en rompant avec la Nature, a rompu l'équilibre qui avait pendant des siècles assuré sa permanence, comme l'affirme l'éthologue Konrad Lorenz, cité par Signol (BE, p.55). L'équilibre entre le monde naturel et les hommes qui savaient si bien s'en accommoder (BE, p.57), celui qu'ont connu nos ancêtres liés à la terre, aux racines qui leur ont offert une identité et une raison de vivre, est menacé.

Or, « [p]ersonne ne connaît le prix qu'il faudra payer pour inverser un jour cette tendance suicidaire et tragique » (BE, p.100), cet écocide¹¹.

Si l'on considère que l'écocritique est « l'engagement de la critique littéraire dans la réflexion écologiste et la recherche de solutions à la crise environnementale »¹², malgré un intérêt parfois exclusivement esthétique, son approche est essentiellement politique. L'écologie n'est plus une mode mais bel et bien un dernier recours, puisqu'il est trop tard pour qu'elle soit une philosophie de vie. Il faudra savoir en saisir les enjeux politiques et sociaux. La littérature a donc aussi un rôle à jouer.

Signol sait conter avec lyrisme ce que sont notre vie et le cosmos ; deux éléments dont l'union constante maintient le lien entre le temps des origines, la naissance, et le temps qui ne sera plus ou sera éternel, la mort.

« Il est têtue, implacable, cruel. Il n'a pour lui que sa lumière : celle du monde d'où il vient, et qui témoigne d'une pureté millénaire, d'un monde avant les hommes, d'où sa férocité : il sait qu'avant lui aucun sang n'avait coulé. » (LVB, p.68) ;

« Depuis toujours et pour toujours, il nous souffle à l'oreille que notre destin est aussi celui-là, puisque nous sommes les enfants de la terre et du monde. » (LVB, p.69)

¹¹ Destruction méthodique de la flore et de la faune.

¹² <http://ecocritique.ca/> [consulté le 19/VII/2008].

« Je crois aujourd'hui qu'il y a dans la beauté du gel un message caché. Sans doute le rappel d'une innocence lointaine, un germe, en nous, qui se souvient d'un temps où nous n'étions, avant la vie, dans l'hiver de la mort, que pur cristal. » (LVB, p.52)

« Je crois qu'il avait trouvé une ressemblance entre la beauté fragile des insectes, des fleurs, et celle de tous les êtres vivants. Elle le rassurait, un peu comme si nous étions les fruits de la même création, et donc destinés à renaître chaque printemps. » (LGI, p.152)

Tout est Nature : l'être humain, la faune, la flore, les éléments, à parts égales.

C'est donc seulement à vingt-cinq ans – bien tard, et je le regrette – que j'ai ressenti la fraternité qui nous lie aux animaux, qu'ils soient sauvages ou de compagnie. Plus qu'une parenté entre les êtres vivants, une fraternité pour l'aventure partagée de la vie. Qui oserait prétendre que la nature de notre vie est différente de la leur ? Comment croire que la justification, le secret n'en sont pas les mêmes ? Ils sont vivants, et ils sont sur la terre. Comme nous. Et pour les mêmes raisons que nous ; » (LVB, p.140)

« Comme nous, sachez-le bien, les pierres ont besoin de chaleur. » (LVB, p.39)

« Nous le savons, nous, les hommes, que nous ressemblons aux rivières, car ni elles ni nous ne pouvons retourner en arrière et remonter le temps : c'est le même flux qui coule en nous depuis les origines et nous entraîne inexorablement vers le même océan. » (LVB, pp.181-182)

Tout est Nature mais Tout est en danger !

L'eau :

« Nous savons qu'elle est précieuse, qu'elle manque à beaucoup d'hommes aujourd'hui de par le monde, mais nous avons oublié qu'elle manquait à nos grands-parents contraints d'aller la chercher au puits ou à la fontaine. » (LVB, p.29)

« Les rivières n'appartiennent à personne. Leurs eaux non plus. Entre montagne et mer, elles irriguent la terre comme le réseau sanguin notre corps. C'est pourquoi de leur mort nous pourrions mourir. » (LVB, pp.33-34)

Les oiseaux :

« Ces oiseaux de passage ont tendance, sans doute à cause des modifications climatiques, à s'attarder chez nous. [...] Pour quelles raisons ont-ils quitté les rivages de la mer pour passer l'hiver sur les rivières de l'intérieur ? Nul ne le sait vraiment. Quelque chose s'est rompu dans l'équilibre de ces espèces. Les migrateurs ne sont plus les mêmes et bon nombre de ceux qui migraient sont devenus sédentaires. Le monde a changé. Les oiseaux aussi. Comme les hommes, ils ont perdu leurs repères. »
(LVB, pp.134-135 et 137)

Si les oiseaux n'ont plus de repères, ils ont quand même gardé leurs ailes. Le drame pour les Hommes est qu'ils ont perdu les deux parce qu'ils ont tourné le dos à leurs racines et que, conséquemment, ils n'ont pas pu former les ailes qui les auraient soutenus dans leur élan pour la vie.

Mais, il y a de l'espoir. Pour retrouver son équilibre et sortir de l'impasse, il faudra faire preuve d'humilité et s'en remettre à celle qui a toujours montré sa supériorité : la Nature. L'être humain en est partie intégrante, il en dépend. Il ne peut que s'y soumettre, avec respect et reconnaître l'enchantement qu'elle provoque.

« *Pour pousser haut* », nous dit Christian Signol, « *les hommes, comme les arbres, ont besoin de racines profondes et vigoureuses*¹³ ». Aujourd'hui, plus que jamais, pour prendre son envol et poursuivre son chemin, qui a débuté dans la nuit des temps, l'Homme devra répondre au défi de la *Promesse des sources*¹⁴.

Car « [...] l'essentiel est ailleurs, [...] c'est le monde qui compte, et ses nuages, et ses montagnes, et ses vallées, et non les hommes et leurs discours, qui n'en sont que des locataires provisoires, [...] ». » (BE, p.118 ; v. LGI, p.78 et 152)

« Le monde était enfin pris en considération. Ses manifestations retrouvaient la place qu'elles auraient dû occuper, c'est-à-dire la première. [...] la primauté du monde sur les hommes. [...] Les hommes retrouvent leur vraie place, qui n'est pas la première. En s'éloignant, l'orage rappelle de loin en loin cette vérité : n'oubliez pas que cette terre qui vous porte pourrait très bien se passer de vous. Vous n'en êtes que les locataires provisoires. Fragiles et mortels, vous ne serez jamais heureux que du souvenir du bonheur. » (LVB, pp.95-97)

¹³ SIGNOL, Christian (1996). *Bonheurs d'enfance*. Paris : Le Livre de Poche, p.188.

¹⁴ SIGNOL, Christian (1998). *La promesse des sources*. Paris : Le Livre de Poche (Albin Michel). Dont l'héroïne se nomme, comme par hasard, Constance.

C'est pourquoi nous terminons ici notre discours, mais non sans un dernier message à nous, les Hommes qui sommes le futur, enfants éternels : « *On ne peut donner que deux choses à son enfant : des racines et des ailes.*¹⁵ », c'est ce que le chantre de la Nature qu'est Christian Signol démontre à chaque page et c'est ce que nous devons assurer chaque jour de nos vies, plantant nous aussi, comme Elzéard Bouffier (Giono), des arbres, ou, à notre façon, des racines,...

« Ce sont des arbres [les chênes nains du causse] qui ne grandissent pas mais qui luttent pour leur survie. Des arbres de résistance, dont les racines cherchent un appui sans toujours le trouver. Alors elles demeurent suspendues dans le vide, nous appelant à l'aide, inutiles, vaincues. Ces arbres sont source de pitié. Leur courage m'étonne et m'émeut. Les derniers hommes de ces causses leur ressemblent : [...]. Regardez ces arbres, ils vous diront ce qu'est la vie depuis des millénaires : un combat jamais gagné, mais pour autant jamais perdu.» (LVB, p.43)

Abréviations :

BE : SIGNOL, Christian (1996). *Bonheurs d'enfance*. Paris : Le Livre de Poche.

LCO : SIGNOL, Christian (1999). *Les chênes d'or*. Paris : Le Livre de Poche.

LPS : SIGNOL, Christian (1998). *La promesse des sources*. Paris : Le Livre de Poche.

LGI : SIGNOL, Christian (2004). *La grande île*. Paris : Le Livre de Poche.

LVB : SIGNOL, Christian (2005). *Les vrais bonheurs*. Paris : Le Livre de Poche.

Références bibliographiques et sites internet consultés :

DUPUIS, Jérôme (2008). « Expédition littéraire » in *Lire*, n° 366 (juin 2008), pp.30-32.

GIONO, Jean (1983). *L'homme qui plantait des arbres*. Italie : Folio Cadet.

SIGNOL, Christian (1996). *Bonheurs d'enfance*. Paris : Le Livre de Poche (Albin Michel).

SIGNOL, Christian (2004). *La grande île*. Paris : Le Livre de Poche (Albin Michel).

¹⁵ Proverbe d'origine incertaine : juif ? indien ? chinois ? autre ? (Nos racines font nos ailes.)

SIGNOL, Christian (1998). *La promesse des sources*. Paris : Le Livre de Poche (Albin Michel).

SIGNOL, Christian (1999). *Les chênes d'or*. Paris : Le Livre de Poche (Albin Michel).

SIGNOL, Christian (2005). *Les vrais bonheurs*. Paris : Le Livre de Poche (Albin

Michel). <http://ecocritique.ca/> [consulté le 19/VII/2008].

<http://www.grandlivredumois.com/static/actu/rencontres/signol.htm> [consulté le 23/VI/2001].

<http://www.quidneb.com/> [date de consultation inconnue].